

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



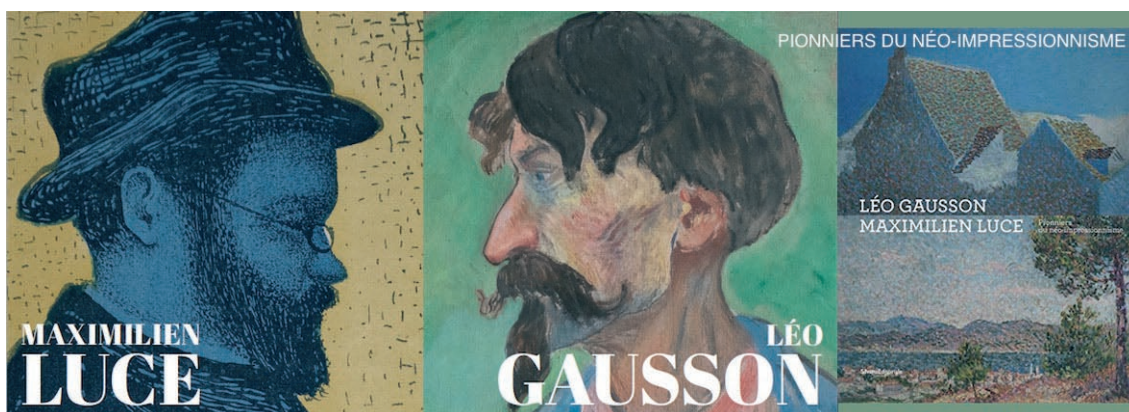
Sommaire

Dossier :

Léo Gausson & Maximilien Luce
Pionniers du néo-impressionnisme

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Céline Cotty
- 07. Lettres choisies
- 08. Luce et Gausson : Portrait croisé

- 10. Hélène Hoppenot
Journal 1940-1944
- 12. Dernières parutions
- 14. Agenda



Édito

Léo Gausson & Maximilien Luce Pionniers du néo-impressionnisme

Le musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne et le musée de l'Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie se sont associés pour présenter « Maximilien Luce & Léo Gausson. Pionniers du néo-impressionnisme », une exposition qui vient de se terminer à Lagny et sera reprise à Mantes, du 27 mai au 16 août 2019. Le commissariat a été assuré par les attachées de conservation de chaque musée, Céline Cotty et Jeanne Paquet.

Léon Gausson (1860-1944), qui décide de se faire appeler Léo par indépendance de caractère à l'âge de vingt ans, est un artiste latignacien. Il rencontre Maximilien Luce (1858-1941) dans l'atelier parisien du graveur et illustrateur Eugène Froment. On est en 1876, ils ont respectivement seize et dix-huit ans, seront ouvriers graveurs avant de se passionner pour la peinture et de former avec le fils de Camille Pissarro, Lucien, le « groupe de Lagny » (l'appellation date de 1970). Ils participeront activement aux recherches picturales du mouvement néo-impressionniste initié par Georges Seurat. Les deux hommes entretiennent une relation amicale et artistique que révèle leur correspondance étalée sur une quinzaine d'années et conservée pour une grande partie dans le fonds d'archives du musée Gatien-Bonnet. Elle est au cœur de l'exposition qui présente également une réponse d'Émile Zola à un long courrier de Léo Gausson et des lettres que ce dernier a échangées avec Paul Signac, Camille ou Lucien Pissarro.

Le « Divisionnisme » de Seurat, rebaptisé par Signac « Pointillisme » et nommé en 1886 « néo-impressionnisme » par le journaliste et critique d'art Félix Fénéon, est un des sujets du dialogue épistolaire. Il se regarde au travers d'œuvres aux couleurs pures dont la juxtaposition par petites touches crée un « mélange optique » et suscite des teintes subtiles et lumineuses. L'exposition présente le parcours et l'œuvre de deux artistes qui ont contribué, aux côtés de Seurat et Signac, à ce mouvement pictural dont l'influence est essentielle pour l'évolution de l'art. Elle permet de redécouvrir Maximilien Luce et de rendre hommage à Léo Gausson trop peu connu. Un très beau catalogue, dont la publication a été soutenue par la Fondation La Poste, accompagne et enrichit la présentation des œuvres.

Rencontre avec Céline Cotty qui a guidé notre regard lors d'une visite de l'exposition dans les Salons d'honneur de l'hôtel de ville de Lagny-sur-Marne...

Entretien avec Céline Cotty

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Comment est né ce projet d'exposition, « Maximilien Luce & Léo Gausson. Pionniers du néo-impressionnisme » ?

Céline Cotty Il est né il y a deux ans, à la suite d'une exposition présentée en 2015 au musée de l'Hôtel-Dieu à Mantes-la-Jolie, intitulée « Maximilien Luce en amitiés, Portraits croisés » qui évoquait les liens que Luce entretenait avec les artistes de son temps. Comme une grande partie de la correspondance entre Maximilien Luce et Léo Gausson est conservée au musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne, l'idée de monter un projet en coproduction avec les équipes de Mantes-la-Jolie s'est imposée à nous. Nous avons donc commencé par retranscrire la correspondance (qui ne l'avait jamais été dans son entier) et, à partir de ce fonds épistolaire, nous avons tissé la trame de l'exposition actuelle. Les lettres que nous possédons, écrites entre 1880 et 1896, nous offraient la possibilité de savoir quelles personnes les deux artistes fréquentaient, quel était le cœur de leurs échanges. Elles révélaient leur amitié profonde, leurs réflexions sur l'art et leurs recherches néo-impressionnistes.

Nos deux équipes scientifiques ont travaillé en étroite collaboration. Nous sommes « musées de France », nous avons le même réseau et dépendons du Ministère de la Culture. Nous avons décidé de commencer par présenter l'exposition à Lagny-sur-Marne puis à Mantes-la-Jolie. L'enjeu était de mieux faire connaître Léo Gausson et de montrer qu'il a joué un rôle dans le groupe néo-impressionniste. Maximilien Luce, quant à lui, est reconnu comme l'un des peintres de ce mouvement artistique. Il a une certaine notoriété et quatre ou cinq de ses œuvres figurent au musée d'Orsay. L'exposition dont les œuvres proviennent de plu-

sieurs musées est enrichie de prêts de collections particulières.

Quand et comment se rencontrent les deux artistes ?

C.C. Léo Gausson est né en 1860, Maximilien Luce en 1858. Ils se rencontrent à Paris en 1876, dans l'atelier de gravure d'Eugène Froment situé au 340 de la rue du Faubourg Saint-Jacques. Gausson et Luce sont âgés respectivement de seize et dix-huit ans. Ils se lient d'amitié avec Émile Gustave Cavallo-Péduzzi, né en 1851, qui fréquente aussi cet atelier après avoir vécu à Londres en apprentissage dans un atelier de confection et qui, de retour en France, a participé aux événements de la Commune de Paris en 1870 comme pompier. Cavallo-Péduzzi habite à Montmartre et côtoie vraisemblablement les artistes de la butte. Gausson, Luce et Cavallo-Péduzzi partagent tous les trois une réelle inclination artistique et aspirent à la réalisation d'une œuvre. Avant d'être peintres, ils sont donc graveurs, aussi bien sur bois que sur cuivre. Si Gausson vient à Paris dans l'atelier que dirige Eugène Froment, destiné à la publication de journaux et de revues, à l'illustration de romans (de Victor Hugo, George Sand, Honoré de Balzac, Anatole France...) et de livres pour enfants, ce n'est pas un hasard. Il connaît Émile, le fils d'Eugène Froment dont la famille a une maison à Lagny-sur-Marne depuis 1865. Émile est graveur dans l'atelier de son père et grâce à lui, Gausson sera employé de temps à autre à ses côtés et se formera donc à la gravure.

Les trois collègues devenus amis se retrouvent hors de l'atelier pour s'adonner à la peinture...

C.C. En effet, dès l'année de leur rencontre ils se réunissent à Lagny-



Léo Gausson
Maximilien Luce
Pionniers du néo-impressionnisme
Catalogue de l'exposition
Silvana Editoriale, février 2019, 20 €.

Avec le soutien de la Fondation La Poste



sur-Marne, autour de Léo Gausson. Ils s'intéressent au motif paysager et parcourent les environs de Lagny pour trouver des sujets. Luce peint des motifs architecturaux, des routes, des ponts, les bords de Marne avec des bateaux et des promeneurs. Chez Gausson, pas de personnages dans ses compositions mais plutôt une omniprésence de l'eau et du ciel dans un style inspiré des impressionnistes. L'historien d'art Jean Sutter (auteur des *Néo-impressionnistes*, Éd. Bibliothèque des arts, Ides et Calendes) les nommera en 1970 le « Groupe de Lagny ». Ce cercle d'amis va s'élargir en 1887 avec la venue de Camille Pissarro et de son fils aîné, Lucien (1863-1944). Lucien Pissarro est de la même génération que Gausson et Luce. Initié par son père aux avancées plastiques du néo-impressionnisme, il transmet à ses amis son enthousiasme pour cette technique. Ils s'engagent dans ce mouvement et participent activement aux Salons des Artistes Indépendants qui les réunit à Lagny-sur-Marne. Cavallo-Peduzzi qui crée des liens de plus en plus forts avec Gausson s'installe à Lagny. Il est un peu plus âgé et connaît le monde artistique.

Grâce à lui, ses amis seront introduits dans les milieux avant-gardistes et pourront exposer dans les Salons parisiens. Sur son invitation, Gausson et Luce présentent leurs peintures au 3e Salon de la société des Artistes Indépendants au Pavillon de la ville de Paris, du 26 mars au 3 mai 1887 et seront désormais conviés à d'autres expositions parisiennes et même étrangères. Ils ont des affinités politiques aussi. Ils sont sensibles aux idées progressistes et sociales. Cavallo-Péduzzi a des opinions socialistes, Luce, Gausson et Lucien Pissarro sont proches des conceptions anarchistes, même si Gausson est davantage en retrait, moins engagé idéologiquement. Dreyfusards et républicains, ils signeront le célèbre manifeste « J'accuse » de Zola en 1898.

À propos de Zola, on peut lire un échange entre Léo Gausson et l'écrivain...

C.C. Oui, nous possédons la lettre de Zola à Gausson et celle de Gausson est conservée à la Bibliothèque nationale de France dans le fonds Émile Zola. Cette longue lettre de Gausson, non datée, a été probablement écrite à la fin de l'année 1885 ou au début de 1886 car dans le texte, il dit qu'il a à peine vingt-six ans. Elle est un point de départ sur les interrogations du jeune homme par rapport à son travail de peintre et révèle sa connaissance des principes théoriques liés à la

couleur. Nous l'avons reproduite dans le catalogue d'exposition.

La correspondance est au cœur de l'exposition...

C.C. Des panneaux sur lesquels sont présentées les lettres ont été installés au centre de l'espace car l'idée de cette exposition émane de la (re)découverte de la correspondance dans le fonds d'archives du musée. On peut lire des échanges épistolaires entre Luce et Gausson, mais aussi des échanges entre Gausson et Lucien Pissarro, Camille Pissarro ou Paul Signac... Plusieurs enveloppes ont été conservées. Elles nous donnent des indications précises, nous permettent de re-

constituer, grâce aux timbres et aux cachets de la Poste, le trajet des courriers. Pour recueillir ces informations, nous avons travaillé avec l'aide de l'Association Amicale philatélique. Les enveloppes offrent aussi la possibilité de connaître les différentes adresses de Léo Gausson. Nous avons d'ailleurs effectué un parcours en ville des lieux qu'il a fréquentés, parcours que nous allons pérenniser à la fin de

l'exposition afin que les gens puissent continuer à aller sur les traces de l'artiste latignacien.

Quelle est la teneur des lettres ?

C.C. Les lettres disent leurs préoccupations artistiques, leurs recherches picturales, les salons et les expositions qu'ils ont visités, les œuvres qui les ont marqués. Leur correspondance témoigne de leur implication dans une histoire de l'art en train de se construire. Le mouvement néo-impressionniste est initié en 1884 par Georges Seurat avec l'exposition au premier Salon des Indépendants d'un tableau intitulé, *Une baignade à Asnières*, qui amorce une nouvelle écriture plastique. La découverte de ce tableau est une révélation pour Luce et Gausson qui s'intéressent à ce style innovant. Deux ans plus tard, en 1886, Seurat présente à la huitième Exposition Impressionniste *Un dimanche après-midi à la Grande Jatte* qui s'appuie sur une interprétation des lois scientifiques de la couleur et sera l'objet de toutes les attentions. La technique picturale consiste à juxtaposer les couleurs pures sous formes de petites touches. Une méthode très rigoureuse et minutieuse. Luce et Gausson se joignent au mouvement que le critique d'art Félix Fénéon nomme « néo-impressionnisme » et dont Signac sera le théoricien (après la mort prématurée de Seurat en 1891, à l'âge de 32 ans). Ce regroupe-



Maximilien Luce à Léo Gausson, 12 juillet 1887
Fonds d'archives du musée Gatiien-Bonnet

ment d'artistes est constitué de Paul Signac, Camille et Lucien Pissarro, Charles Angrand, Henri-Edmond Cross, Émile Cavallo-Péduzzi, Albert Dubois-Pillet, Maximilien Luce, Léo Gausson et Louis Hayet.

Aux sujets artistiques s'ajoutent dans les lettres des éléments très personnels, intimes. Des confidences sur les problèmes de cœur, les peines... Ils se vouvoient la plupart du temps, mais par exemple, au moment où le père de Luce tombe malade, Gausson s'adresse à lui en le tutoyant pour souligner son soutien et toute l'affection qu'il a pour lui.

Est-ce l'intégralité de leur œuvre qui est exposée ici ?

C.C. Non, pas du tout. Nous avons choisi un corpus d'œuvres — dessins, peintures, gravures, publications, sculptures — en rapport avec le discours épistolaire. Une période de la vie de Gausson n'est pas évoquée dans l'exposition. Il s'agit de son séjour en Afrique entre 1901 et 1908. Pour des raisons financières et parce que la reconnaissance tarde à venir (il ne peut vivre de sa peinture), Gausson s'embarque le 5 avril 1901 à destination de la Guinée française afin de travailler dans l'administration coloniale. Ce départ surprend ses amis et crée une distance, voire une rupture avec le monde de l'art qu'il fréquentait. Cette période en Afrique s'avère être difficile pour Gausson. On sait qu'il reviendra en France épuisé et atteint du paludisme. Il se met à photographier, à écrire beaucoup, et entreprend même la rédaction d'une grammaire de la langue Foula (*Peul*)... Nous possédons peu d'œuvres de cette période, quelques peintures, des dessins représentant la vie quotidienne en Guinée française, son carnet de voyage réalisé de Lagny à Conakry et une série d'études pour la réalisation d'un timbre évoquant l'Afrique. Ce sera pour nous un prochain sujet d'étude...

Issu d'un milieu modeste (comme Léo Gausson), Maximilien Luce sera particulièrement sensible à la condition humaine. Ses toiles sur le monde ouvrier, les travailleurs, la misère sociale, mais aussi les effets meurtriers de la Première Guerre mondiale forment également un sujet à part en-

tière... Nous l'évoquons peu car nous avons essayé de nous centrer sur la période où les deux artistes s'écrivaient le plus.

Comment s'articule l'exposition ?

C.C. L'exposition s'articule en trois parties qui ont pour titres : « Les années de formations ou la naissance d'une amitié forte », « L'aventure néo-impressionniste » et « Les voies personnelles ».

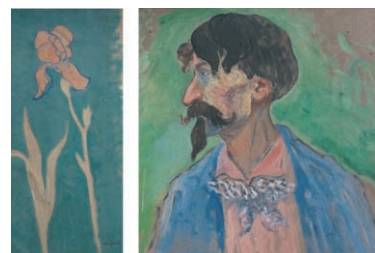
Dans la première qui évoque la rencontre et les débuts artistiques, les compositions sont réalistes, comme en témoignent la première œuvre que Gausson expose à Reims à l'âge de vingt-quatre ans, le portrait du peintre *Antonio Cortès* (1827-1908) ou la *Vue du quartier de l'Observatoire* de Maximilien Luce (musée d'Orsay). Il s'agit d'une période de jeunesse où Luce et Gausson copient les maîtres qu'ils admirent, avant de se diriger vers le néo-impressionnisme. Les œuvres, surtout celles de Gausson, sont d'une facture héritée de l'École de Barbizon. Léo Gausson est issu d'une famille de commerçants latignaciens. À la mort de son père, il commence des études à l'École de la Chambre de Commerce de Paris. Il a quatorze ans. Sa carrière est toute tracée. Mais finalement, il abandonne cette voie pour une formation de dessin et de sculpture, puis devient graveur chez Eugène Froment où il fait la connaissance de Luce. Il fréquente assidûment le musée du Louvre, se familiarise avec les œuvres de Raphaël, Chardin, Millet qui l'inspirent. Très sportif, il part à pied de Lagny à Fontainebleau et sillonne la Seine-et-Marne à la recherche de motifs paysagers. Maximilien Luce est d'origine parisienne. Sa vie débute dans un quartier ouvrier à l'est de Paris. La famille s'installera ensuite à Montrouge. Luce suit des cours de dessin aux Arts Décoratifs. Son père, comptable puis employé fonctionnaire, le dirige vers le métier de graveur... Quelques eaux fortes, pointes sèches ou burins sont présentés au début de l'exposition. Luce trouve ses premiers sujets de peinture dans son environnement familial : les jardins à Montrouge, le parc de Saint-Cloud, la tante Octavie, des vues de Montmartre... puis ce sera



Léo Gausson, jeune, photographie
Fonds d'archives du musée Gatien-Bonnet



1.



2.

3.

1. Léo Gausson, *Sous-bois*, 1886-1888. Huile sur toile. Lagny-sur-Marne, musée Gatien-Bonnet.
2. Léo Gausson, *Iris*, vers 1891. Collection particulière.
3. Léo Gausson, *Autoportrait*, vers 1891. Lagny-sur-Marne, musée Gatien-Bonnet.



Léo Gausson, *Bord de Marne à Lagny*, vers 1890. Huile sur bois.
Lagny-sur-Marne, musée Gatien-Bonnet.

les environs de Lagny-sur-Marne où se réunit le cercle d'amis.

La deuxième partie de l'exposition montre leur intérêt pour les nouvelles théories sur la couleur et la technique divisionniste. Ils rejoignent le mouvement néo-impressionniste en 1887. Leurs tableaux figurent dans les Salons, à côté de ceux de Signac et de Seurat. Gausson aime à peindre la campagne briarde, ses préoccupations sociales n'apparaissent pas dans ses œuvres contrairement à Luce qui est très attaché aux représentations du monde ouvrier. Ce dernier est connu également pour ses peintures de paysages parisiens de nuit.

La troisième partie de l'exposition évoque la distance qui va s'installer entre Gausson, qui prendra du recul par rapport au néo-impressionnisme, et Luce qui peindra ses plus belles œuvres avec cette esthétique. À partir de 1890, Gausson se lasse de la contrainte imposée par la technique pointilliste et s'oriente vers une facture influencée par le synthétisme ; les formes et les couleurs sont en aplats, vives, simplifiées et cernées de noir. La peinture est plus fluide, japonisante. Il expose avec Sérusier, Maurice Denis. Pour la petite histoire, deux tableaux (technique mixte de gouache et pastel sur carton), l'un qui a pour titre *Iris* et l'autre *Autoportrait*, sont en fait un seul et même tableau qui a été découpé par son propriétaire (dont on ne connaît pas l'identité), sans doute pour en tirer un meilleur profit. Le tableau a été vendu deux fois à plusieurs années d'écart. Lorsque nous avons préparé l'exposition, la collectionneuse qui possède *Iris* nous a appris qu'il figurait avec un autoportrait et nous avons compris, en le voyant, que *l'Autoportrait* en question était chez nous, au musée de Lagny. Nous pouvons percevoir le rapport des couleurs entre les deux parties et comprendre ce vers quoi le regard de Gausson se dirige. Nous les avons donc réunis le temps de l'exposition.

Luce va exposer toute sa vie au Salon des Indépendants, contrairement à Gausson. Ce que nous présentons correspond à la période de reconnaissance de son œuvre.

Dans cette troisième section, il y a de nombreux paysages. Gausson peint très souvent des meules. Une composition avec de grands arbres ressemble à une œuvre de Sérusier. Des portraits de la famille Pissarro sont aussi présentés pour montrer les liens de Luce avec elle, ainsi que quelques documents, une photo de Léo Gausson jeune...

Sont-ils restés liés jusqu'à la mort ?

C.C. Nous supposons qu'ils continuent à se rencontrer dans les années 1920 car Luce peint quelques paysages en Ile-de-France qui ressemblent à ceux de Lagny, mais nous n'avons pas de traces écrites. Nous ne savons pas s'ils ont cessé de correspondre ou si les archives ont disparu. Un travail de recherche est encore à faire. En 1937, une dernière exposition commune les réunit, ils se revoient certainement à cette occasion.

L'exposition propose aussi un espace pour les enfants...

C.C. Nous avons souhaité impliquer les enfants au cœur de cette exposition. Des livrets spécialement pensés et élaborés pour eux sont en libre distribution. Les enfants peuvent réaliser des coloriages et résoudre des jeux en lien avec l'exposition. Il y a un espace avec des puzzles et la possibilité d'écouter les lettres de Luce et de Gausson. Un parcours numérique grâce à une application propose de retrouver Léo Gausson et de lui donner une lettre. En scannant le cartel sous le tableau, une voix se fait entendre et donne des indications pour se diriger vers telle ou telle autre peinture. Une cinquantaine de classes auront été accueillies. Des projets de correspondances entre une classe (CM1/CM2) de Mantes et une autre de Lagny ont été menés. Les élèves ont échangé des lettres avant de se rencontrer dans l'exposition. Quand elle sera à Mantes, ce sera au tour des enfants latignaciens de se déplacer.



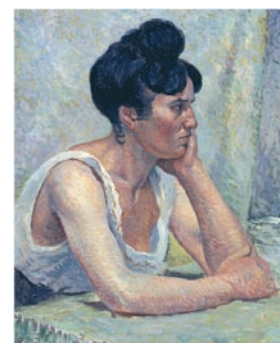
Maximilien Luce, photographie de L. Bordier. Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu.



Maximilien Luce, *Intérieur rue Cortot* (à Montmartre). Gravure, pointe sèche, 1884. Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu.



Maximilien Luce, *Paris vue de la Seine la nuit* (vue de l'atelier de Pissarro), 1893. Huile sur toile, Versailles, musée Lambinet, donation de M. et Mme Guy. Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu.



Maximilien Luce, *La Blanchisseuse* (Philiberte Givort), 1905. Huile sur toile. Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu.

Lettres choisies

Léo Gausson & Maximilien Luce

Catalogue de l'exposition

© Silvana Editoriale

Léo Gausson

Lagny-sur-Marne

À Monsieur E. Zola,

[fin de l'année 1885 ou début de 1886 - non datée]

Cette lettre est bien longue, mais de grâce lisez la toute, quitte à la jeter ensuite au panier. Il ne vous souvient certainement pas d'un jeune peintre qui, lors de l'exposition Manet, vous écrivit une lettre pleine d'enthousiasme. (Léo Gausson).

La sympathie instinctive qui m'attirait alors vers vous s'est encore accrue depuis par une connaissance un peu plus étendue et surtout mieux comprise de votre talent, et cependant je n'ai pas encore tout lu. Je n'achète point vos livres parce que la vie restreint forcément mes moindres dépenses, mais je les ai à ma disposition.

Plus spécialement attiré vers le paysage, j'ai dû quitter Paris où j'ai laissé un frère épris de littérature et c'est par lui que je connais votre œuvre qu'il possède presque entière et qu'il complète lentement.

(...)

Perdu dans mon coin, travaillant cherchant, désespérant parfois, glissant à l'inaction, au découragement dans les longs jours de doute, j'ai éprouvé comme tout jeune artiste, le besoin de me montrer.

(...)

Les bribes de métier, trucs, procédés, appris à droite et à gauche ne m'ayant point satisfait, j'ai dû me créer presque seul, devant la nature une méthode de travail, d'observation tout au moins, une méthode de coloris que j'ai basée sur les travaux du savant Chevreul. (Son livre est presque introuvable aujourd'hui, de plus il doit se vendre cher, j'ai dû me contenter de quelques notes.)

Les quelques explications qui vont suivre sont le côté mécanique et pratique de la couleur raisonnée. Cela est en dehors du tempérament artistique. Ce n'est peut-être pas neuf et j'ai souvent pensé depuis qu'il est presque impossible que Manet (que je n'ai pas connu) ait produit son œuvre sans s'être appuyé sur une méthode à peu près analogue, sinon la même. Pour la question des valeurs comparées, vous la connaissez, Manet les possédait à fond : c'est une affaire de justesse de coup d'œil, cela dépend d'une plus ou moins grande sensibilité de la rétine, c'est de l'observation pure, de l'analyse.

Pour l'harmonie des couleurs, le terrain est ici plus solide, surtout en pleine nature où les influences si diverses de l'homme deviennent nulles en face des lois physiques. Ici, le soleil est maître absolu, le spectre solaire seul préside. Nous entrons dans une logique, cela est fait de déductions qui s'emboîtent mécaniquement les unes dans les autres.

Chevreul pose ses bases toutes scientifiques. (Sans en douter un seul instant qu'un peintre en pourrait tirer parti un jour pour maîtriser sa palette, j'en ai eu la preuve matérielle depuis.)

Je simplifie :

Étant donné les 3 couleurs primaires, jaune, rouge, bleu qui donnent les 3 couleurs secondaires, orange, vert, violet. De là partent une série infinie de gammes. (...)

Deux couleurs complémentaires juxtaposées se font valoir réciproquement, s'exaltent mutuellement par leur voisinage et si l'une des deux est dominante, elle aura plus d'influence sur l'autre. Si cette dominante est modifiée dans son aspect, elle modifiera sa voisine dans le même rapport par influence complémentaire. De plus dans un ensemble de nature, les

couleurs agissent les unes sur les autres par reflet ou par complémentarisme. (...)

Pardonnez-moi cette trop longue confession, si je vous ai ennuyé, vous oublierez qu'un importun vous a dérobé quelques minutes.

Mais cet importun restera quand même votre admirateur passionné.

Léo Gausson chez M et Mme Gausson, 3 place de la fontaine à Lagny-sur-Marne.

P.S. Si vous consentez à me voir je dois ajouter que je suis un peu... timide, j'aimerais assez que vous n'eussiez pas de monde. De toute façon je me suis livré à vous.

Léo Gausson, lettre à Maximilien Luce, 3 juin 1886

Voyez le fashionable des boulevards avec ses modes absurdes. Il veut avoir du chic : désinvolture ! La plus grande peur est d'avoir l'air d'un homme simple. Désinvolture, oh ! désinvolture maudite. En art, c'est la même chose. Avant d'être sincère, on veut tout d'abord se singulariser quitte à marcher sur la vérité et sur la raison au besoin. Voilà le mal. De la bonhomie, de la bonhomie, j'en demande à grands cris. Et voilà pourquoi à chaque nouvelle visite au Louvre, inconsciemment attiré presque malgré moi, je dédaigne tout ou presque tout pour courir aux primitifs. De plus en plus je suis pris pour eux d'une immense tendresse. Tendresse pour leur dessin si expressif où le peintre avant d'avoir voulu la désinvolture, le chic, le peintre a voulu traduire d'abord la pensée, et la nature comme il la comprenait. Tendresse pour leurs coloris où avec l'ignorance de leur époque ils ont su, grâce à la naïveté de leur œil, arriver presque du coup à la couleur savante que nous recherchons aujourd'hui car notre œil, hélas ! Depuis eux a été gâté par 3 siècles d'art prétentieux. O Rubens, comme je te hais de plus en plus. Pour revenir à nos impressionnistes, malgré tout je les approuve car eux au moins ils cherchent, et chercher c'est un grand pas vers la simplicité : si l'exposition est encore ouverte nous y retournerons ensemble. Vignon m'a fait beaucoup plaisir, et c'est un des plus naïfs d'entre eux.

J'aime aussi Pissarro. J'ai admiré encore des natures mortes et quelques paysages : j'ignore les noms. Degas m'a laissé presque froid. Signac ne sait pas les lois, les lois harmoniques de la couleur sont outrageusement violées dans ses études, en voici la raison : d'abord il ne sait pas mais cela ne serait rien car il n'est peut-être pas absolument nécessaire de savoir, il manque de naïveté ; il peint beaucoup moins avec son œil qu'avec le désir bête de se singulariser : désinvolture qui dégénère en charlatanisme. (...)

Tout ceci, vieux Max, va vous paraître sévère, prétentieux et doctoral ; ne le croyez pas, c'est le langage d'un petit garçon assoiffé de vérité, de simplicité. En m'en retournant rue Laffitte, j'ai retrouvé à la vitrine d'un marchand, une toile de Manet que je connaissais déjà : un coin de jardin bourgeois avec la maison dans le fond. J'ai goûté un plaisir indicible à revoir cette chose. Décidément jusqu'à présent, c'est le maître à tous. Quelle justesse dans l'observation, quelle simplicité dans la facture. Clarté, concision dans le rendu. Rien d'obscur, rien d'ampigourique, pas d'emphase. (...)

Maximilien Luce, lettre à Léo Gausson, Mardi 12 juillet 1887

Mon vieux Gausson, excusez-moi d'être resté si longtemps sans vous donner de mes nouvelles ; je pensais aller vous voir le

14 juillet mais les fonds sont tellement bas, tellement bas que cela m'est impossible. Mme Joséphine doit être inquiète de son portrait : rassurez-la à ce sujet ; et dites lui que sitôt que cela me sera possible j'irai lui terminer sa ressemblance. Je travaille de ce moment à Gentilly où j'ai trouvé des motifs réellement épatants, malheureusement l'on est emmerdé d'une façon colossale par les gosses et quelques « gnoufeurs » du pays. Les mômes sont surtout remarquables par leurs réflexions : Oh ! Ces petits points ! Oh ! C'est rien plus bathe que l'autre : Y'a de toutes les couleurs - Oh ! C'est rigolo faites-nous notre portrait eh m'sieur, enfin ça n'en finit plus c'est à en foutre sa démission. Le troquet où je dispose mes bibelots m'a dit l'autre jour ça doit bien se vendre les paysages de par ici car il vient souvent des artistes. Enfin l'on entend les réflexions les plus bizarres que l'on puisse imaginer. Mais assez parler de moi, et vous mon vieux que faites-vous j'espère que vous avez travaillé comme un nègre par ce temps si admirable. Combien d'études êtes-vous content ça marche-t-il comme vous le désirez. (...)

Recausons un peu peinture. J'ai fini dernièrement 2 études de chiffonniers dont je me servirai pour faire mon tableau des Indépendants j'espère que cela marchera. J'ai aussi commencé une étude de vue de ma fenêtre rue Cortot 6 car il faut vous dire que je suis déménagé depuis le 8. Vue admirable mon cher. Je découvre depuis le Mont Valérien jusqu'à St-Denis et des jardins au premier plan. Voyez là-dessus les coups de soleil et les passages de nuages vous devinez quels effets cela peut donner. (...)

Bonjour à la maman Léo Gausson, à la dame au petit menu plaisir ainsi qu'à Georges. Embrassez les gosses pour moi. Je vous serre la main. Luce. À bientôt je pense. Bonjour à Papillon ainsi qu'à Péduzzi et à André.

Camille Pissarro, lettre à Léo Gausson Paris - 10 juillet 1888

Cher Monsieur Gosson [sic]

Luce m'a annoncé que vous avez l'intention de venir à Éragny le 15 juillet, la présente a pour but de vous encourager dans ces bonnes dispositions. Moi et ma famille nous serions très heureux de votre visite.

Recevez, cher Monsieur Gosson [sic], mes cordiales salutations.

C. Pissarro

NB trains à 6h15 matin et 10h20 matin. Celui de 6h15 s'arrête à Éragny l'autre à Gisors qui est à 1/2h de marche. En demandant son billet bien spécifier Éragny Bazincourt au chemin de fer St Lazare.

Sites Internet

Lagny-sur-Marne

<http://www.lagny-sur-marne.fr/evenement/exposition-maximilien-luce-leo-gausson/>

Maximilien Luce / Léo Gausson

<https://matifat.com/gausson.html>

Mantes-la-Jolie

<http://www.manteslajolie.fr/MUSEE%20DE%20HOTELDIEU>

Léo Gausson Maximilien Luce Portrait croisé

Par Corinne Amar

Alors qu'une exposition* rend hommage, au Musée de Lagny-sur-Marne (ville natale de Léo Gausson), en Ile de France, à deux artistes phares du mouvement néo-impressionnisme, Maximilien Luce (1858-1941) et Léo Gausson (1860-1944), le catalogue** nous est précieux qui met en lumière autant l'œuvre méconnue de l'un et de l'autre que leur rencontre, leur amitié, et surtout, leur correspondance. L'ensemble donne à découvrir sinon approfondir la personnalité de deux hommes qui mirent l'art au centre de leur aventure existentielle.

Maximilien Luce est l'aîné. Ils naissent l'un et l'autre dans des milieux modestes, et chez l'un comme chez l'autre, se manifeste dès l'adolescence ce vœu et cette gageure de l'accès au monde de l'art, cette passion pour la peinture. Leur formation artistique commencera par la gravure. Luce grandit dans un quartier ouvrier de Paris, attaché à sa famille (un père fonctionnaire, une mère lingère) et à un milieu dans lequel il viendra, plus tard, en témoin attentif du monde ouvrier, puiser ses sujets de prédilection. Ses parents l'encouragent, le métier de graveur est rémunérateur. À l'âge de quatorze ans, il fait son apprentissage chez un graveur sur bois, suit des cours du soir de dessin. Quatre ans plus tard, en 1876, il entre comme ouvrier graveur chez le peintre Eugène Froment. Pour assurer sa subsistance, il adopte dans un premier temps le métier d'artisan graveur. Ses premiers tableaux connus néanmoins, datent de cette époque déjà où il peint la vie quotidienne de son entourage et les paysages qui lui sont familiers.

En 1887, il expose pour la première fois au Salon des Artistes Indépendants. C'est ainsi qu'il fait la rencontre décisive de Seurat, de Pissarro et de Paul Signac qui lui achète un tableau qui date de cette année, *La Toilette*. Un homme, torse nu dans un angle de chambre, au-dessus d'un baquet posé sur une petite table, fait sa toilette - corps musculeux et blanc, vêtements épars, chambre misérable, sombre, un rai de lumière perce d'une lucarne ; contraste lumineux des tons - comme une façon de donner plus d'impact à la couleur. De l'ensemble de son travail - des paysages de

jeunesse aux bords de Seine peints à Rolleboise – non loin de Giverny, on dira de lui qu’il était un travailleur acharné, excellait dans les portraits (réservant ses talents à ses amis) et les grands tableaux d’histoire, qu’il était aussi un grand coloriste, un fin dessinateur soucieux du sens de l’image, un affichiste et un illustrateur remarqué. Aussitôt qu’on approche l’œuvre de Léo Gausson avec ses paysages radieux de verts, ses couleurs, leur évolution – l’évidence d’une sensibilité exaltée, romanesque, éprise de nature, qui ne peut qu’émouvoir – on s’étonne que son nom ne soit pas davantage connu.

Il est issu d’une lignée de commerçants, une famille aimante, et la ville dans laquelle il grandit, Lagny-sur-Marne, est fréquentée par des artistes qui déjà vont guider son œil et son esprit. Il perd son père à l’âge adolescent, emménage à Paris pour y étudier, mais se rend rapidement compte à la fin de ses études de commerce qu’il veut faire de la peinture son métier. Il reçoit d’abord une formation de sculpteur, étudie le dessin, puis fréquente l’atelier de gravure d’Eugène Froment où il rencontre Maximilien Luce et Cavallo-Péduzzi. Ensemble, ils s’intéressent aux principes scientifiques appliqués à l’art, au moment où s’élabore le néo-impressionnisme dont les peintres de l’époque, Georges Seurat et Paul Signac guidés par le maître Camille Pissarro, forment le noyau. Avec ses amis, Lucien Pissarro, Maximilien Luce et Cavallo-Péduzzi, Gausson fonde le « Groupe de Lagny », où ils organisent des salons de peinture à partir de 1899 (jusqu’en 1902).

Toute sa vie de peintre, Gausson s’inspire du paysage natal et des villages des bords de Marne. Expérimentant le principe de « la loi du contraste simultané des couleurs », dont il connaît intimement la théorie, c’est à Émile Zola (1840-1902) qu’il s’en ouvrait dans une très longue lettre à la fois ingénue et d’une prodigieuse maturité – pour un jeune homme de vingt-six ans – qui commençait par dire au maître son admiration, bien que n’ayant pas encore tout lu de lui avant d’entamer sa confession. « Je n’achète point vos livres parce que la vie restreint forcément mes moindres dépenses, mais je les ai à ma disposition. [...] La lecture de vos livres de critique m’a ouvert des horizons nouveaux. En même temps qu’elle m’a donné la clef de vos œuvres que j’avais d’abord admirées d’instinct. (...) »

À cette missive impétueuse qui souhaitait une rencontre, Zola répondra qu’il reconnaît en Léo, la jeunesse impatiente et orgueilleuse de sa génération. Il refuse de le voir mais il l’engage à travailler, à *enrager*, à *avoir du génie* pour gagner en retour l’admiration de l’écrivain. Zola lui avoue, en fin, qu’il termine un roman qu’il a intitulé *L’Œuvre*. 14ème roman de la saga des Rougon-Macquart où le destin d’un *grand peintre raté*, Claude Lan- tier, impuissant et pétri d’orgueil qui finit, déses-

péré, par se pendre à l’échelle de son atelier. Le roman sera publié en 1886 – quelques mois après cette lettre – et Zola confie à Gausson que des personnages y disent précisément ce qu’il vient de lire du jeune artiste.

Luce lira *L’Œuvre*, qui écrira à Gausson, dans une lettre datée de cette même année : « Je viens de lire *L’Œuvre* de Zola, épatant, épatant, superbe, c’est pour le moins aussi beau que *Germinal*. Je ne vous en dis pas plus car je suis encore sous [l’impression] de cette lecture et incapable de dire autre chose que le mot admirable. Je vous serre la main et vous attends un de ces jours. »***

Gausson lui répondra peu après, tout aussi subjugué (25 juin 1886) : « J’ai lu *L’Œuvre* : admirable. C’est beau, très beau. C’est le premier livre d’une réelle valeur qui ait été écrit sur la peinture et sur les peintres modernes. Pauvre Claude. J’ai pleuré sur ses souffrances. Vous avez raison, il y a quelques ressemblances avec moi. Nous en recauserons.****. » Échange amical et fin qui montre combien les deux hommes se connaissaient, s’appréciaient, s’estimaient.

Léo Gausson est un fin lettré qui fréquente tôt les milieux littéraires, publiera un recueil de contes, est aussi un fervent sportif – nageur, habile à manier les canoës, marcheur infatigable qui parcourt la forêt de Fontainebleau aisément, une cinquantaine de kilomètres par jour, connaît en familier la nature de Lagny, et va, l’âme lyrique, jusqu’à parler aux arbres. Mais il mène une vie précaire et décidera de quitter la France pour la Guinée française. On est en 1901, il est commis dans l’administration coloniale, y vivra six ou sept ans, est l’un des premiers peintres de l’Afrique Noire. Le dernier échange épistolaire connu de Maximilien Luce et de Léo Gausson date de novembre 1896 – ultime lettre de Luce qui reçoit de Gausson le faire part du décès de sa mère, s’en attriste pour lui, l’assure de son amitié de « vieux camarade », et l’exhorte à chasser son chagrin par le travail. « Du courage mon vieux et plongez-vous dans le travail c’est je pense le seul moyen non pas d’oublier car cela est impossible mais de pouvoir continuer à vivre. [...] Je vous serre la main et vous embrasse Votre vieux camarade. »

*Exposition « Léo Gausson, Maximilien Luce. Pionniers du néo impressionnisme », jusqu’au 26 avril 2019, Hôtel de Ville de Lagny-sur-Marne ; reprise 27 mai-16 août, au musée de l’Hôtel Dieu de Mantes-la Jolie

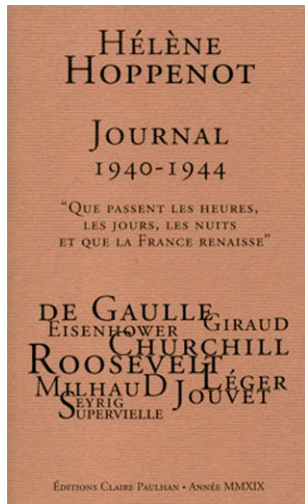
** Catalogue de l’exposition, « Léo Gausson, Maximilien Luce. Pionniers du néo impressionnisme », Édition Silvana Editoriale.

*** et ****, Catalogue, Correspondance, op.cité

Hélène Hoppenot

Journal 1940-1944

Par Gaëlle Obiégly



Le journal de Hélène Hoppenot nous fait appréhender l'Histoire à l'échelle de l'actualité. Le paradoxe du troisième volume de son journal, qui s'étend de 1940 à 1944, est d'appréhender la guerre de loin et d'en donner un compte-rendu minutieux. L'épouse du diplomate ne connaît pas les difficultés de la majorité de ses compatriotes restés sur le continent européen. Elle se trouve, elle, d'abord à Montevideo,

où Henri Hoppenot a été nommé, puis, après sa démission, à Washington. La vie de diplomate permet à Hélène Hoppenot de tenir une chronique de la guerre mondiale ; son point de vue, la qualité de ses informations, sa connaissance des coulisses de la politique, de la géographie, mais aussi un esprit aiguisé, tout cela engendre un témoignage comme on en a peu lu. Témoignage sur les incessants mouvements et déclarations se rapportant à la Seconde Guerre mondiale, témoignage aussi de la vie mondaine d'un couple de diplomates. Un couple uni, avec un enfant. Violaine, dont il est aussi question dans le journal. C'est un véritable personnage dont on guette les apparitions. La jeune fille, au caractère bien trempé, se concentre de plus en plus sur la politique et la sociologie. Les arts et la poésie, elle s'en écarte. La situation mondiale est-elle, seule, déterminante dans l'orientation d'une personne ? En décembre 1940, le « sentiment féérique » n'est plus suscité que par un arbre de Noël illuminé. C'est pour cette jeune fille désenchantée qu'Hélène Hoppenot est allée déterrer un sapin sur une route aidée de son chauffeur. On a fait connaissance avec Hélène Hoppenot dans le précédent volume de son journal ; ses expéditions étaient différentes. Elle exprime, ici, une certaine nostalgie pour ses an-

nées passées sur d'autres continents que celui-ci, humide, orageux. À Montevideo, dans l'immense maison, son esprit parcourt le monde et se tourne le plus souvent vers la Chine dont elle a le regret. Mais, hormis ces moments de mélancolie, Hélène Hoppenot porte toute son attention vers la France, l'Angleterre, l'Europe où se déroule la guerre. En effet, le journal qu'elle tient pendant ces années relate moins sa vie personnelle que l'actualité politique qui en est le contexte. Elle est principalement mobilisée par les faits politiques, leurs enjeux ; les stratégies, leurs espoirs. Alors que les journaux personnels sont en général le lieu d'épanchements, d'analyse, on est en présence ici de recensions d'événements politiques d'envergures variables. C'est, du moins, le sentiment que l'on en a aujourd'hui, avec le recul. Car le récit historique a écrasé la chronique des années de guerre. Hélène Hoppenot exploite le double sens du mot journal puisque cette lecture ressemble à celle d'un quotidien. Sans qu'il s'agisse là d'une intention énoncée, c'est pourtant l'originalité de cet écrit. On peut s'interroger sur ce qui motive toutes ces notes prises quasiment chaque jour au sujet d'une situation gravissime à laquelle Hélène Hoppenot échappe. « Chacun parle d'abondance de la guerre mais personne ne sait ce que c'est », dit-elle à propos des conversations de son entourage. N'est-ce pas justement parce qu'elle n'y prend part que la guerre au loin, en Europe, l'intéresse tant, dans ses aspects stratégiques, politiques ? Peut-on voir dans cet intérêt, dans ces abondantes notes, la marque d'une frustration ? Pour cette femme prompt à l'action, il est difficile d'être à l'écart – à la légation de Montevideo, c'est-à-dire nulle part. Mais ce journal de guerre, elle le tiendra n'importe où. D'abord en Espagne, au Portugal puis dans les pays d'exil : l'Uruguay et les États-Unis. Sa matière est faite de lettres dont elle recopie de longs passages, lettres qui sont probablement adressées à H., comme elle nomme son époux, Henri Hoppenot qui aura accès à ces notes selon son désir. Elles constituent une mine pour les historiens, prévoit le diplomate après avoir lu ce journal nourri de conversations, de lecture de la presse. Hélène Hoppenot fait preuve d'une mémoire intense. On s'en rend vraiment compte lorsqu'elle relate une histoire racontée par Alexis Léger, le poète St John Perse. Elle redonne tous les détails comme elle a détaillé les faits d'actualité, de politique tout au long de ces années de guerre. Elle a émis au préalable des doutes sur la véracité des aventures prétendument vécues par Alexis Léger. Ce genre de suspicion est courant à l'égard des écrivains ; St John Perse, qualifié

de grand mystificateur est celui que les Hoppenot fréquentent ces années-là. Alors que Paul Claudel était la personnalité littéraire du journal tenu entre 1818 et 1833 par la jeune Hélène égayée par l'insolence et les facéties de l'ambassadeur en poste à Rio. Darius Milhaud était son secrétaire. Le couple Hoppenot est devenu très ami de celui des Milhaud. Il est souvent question d'eux dans les pages américaines. La sensibilité esthétique de Darius est soulignée par Hélène Hoppenot qui retranscrit avec brièveté, avec précision, les attitudes de cet homme qu'elle voit en larmes dans un musée américain devant une toile de Cézanne. Ou bien, se souvenant d'une conversation, Hélène dit qu'après avoir entendu à la radio la voix du Maréchal Pétain annonçant le sort de la France, Darius Milhaud, plongé dans le désespoir, avait entendu, à la radio encore, les *Préludes* de Debussy. Il avait pensé : c'est cela la France, « celle qui ne peut périr en dépit de toutes les victoires de tous les Allemands du monde. » Hélène Hoppenot est l'alliée fidèle des artistes. C'est aussi une épouse complice.

À la date de ses vingt-cinq ans de mariage avec H., elle donne des indications sur son parcours, comme si elle s'entretenait avec un tiers. Elle révèle qu'au moment où une carrière de musicienne s'ouvrait à elle, la toute jeune femme, issue de la grande bourgeoisie, a choisi d'épouser cet homme, Henri Hoppenot dont elle évoque souvent le sourire bon. Les notes qui concernent les artistes et celles qui concernent H. parlent dans les deux cas de son admiration, de son respect. Toutefois, ce n'est pas une femme exaltée. La mesure, la rigueur caractérisent ses propos et le style de la diariste, ainsi que son sens du détail.

Henri Hoppenot démissionne en octobre 1942, peu après avoir reçu un télégramme de Vichy expliquant la politique menée contre les juifs. S'achève alors la partie du journal consacrée à la vie en Uruguay, « ce pays de tristesse ». Cet exil aura été adouci par la vie culturelle que le couple soutient, accueillant conférences, concerts, théâtre ; notamment la troupe de Louis Jouvet. Il n'empêche, Hélène Hoppenot, malgré son goût pour les arts, trouve cette mission inutile en comparaison de ce qui se joue à Vichy. Au fil des quelques deux-cents pages rédigées en Uruguay, c'est moins de la vie à Montevideo, à la légation, dont il est question que des nouvelles en provenance de France et d'ailleurs. La préoccupation principale de Hélène Hoppenot, tout au long du volume, concerne la guerre, la diplomatie, les décisions politiques et leurs enjeux. Préoccupation constante à laquelle fait diversion, heureusement, la fréquentation d'artistes et d'intellectuels qui sont ses amis.



Hélène Hoppenot
Journal 1940-1944

« *Que passent les heures, les jours, les nuits et que la France renaisse.* »

Édition établie et annotée par Marie France Mousli, qui a déjà proposé le *Journal 1918-1933* de Hélène Hoppenot, paru en 2012, puis le *Journal 1936-1940*, paru en 2015.

Éditions Claire Paulhan, mars 2019, 464 pages, 35 €.

<https://www.clairepaulhan.com/>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits



Clémentine Autain, *Dites-lui que je l'aime*. Il aura fallu trente ans à Clémentine Autain pour sortir du silence, pour se reconnecter à sa mère, la comédienne culte des années 1970-1980 Dominique Laffin, décédée à trente-trois ans en 1985 quand elle avait douze ans. Longtemps, elle a réussi à tenir à distance ses émotions et les admirateurs de la défunte qui lui rappelaient son magnétisme et s'étonnaient de son mutisme à son sujet. Puis ses enfants ont commencé à l'interroger sur cette grand-mère dont on ne leur parlait pas, elle ne pouvait plus se dérober. Elle n'a cessé de vouloir la faire

disparaître, d'enfouir un passé chaotique à ses côtés, les souvenirs sombres ayant en apparence recouvert toute trace de joie ou de douceur. « Ce qui abîme, c'est la répétition. Ce qui nous a séparées, c'est la récurrence de ton incapacité à prendre soin de moi. Je n'ai plus trouvé la force de comprendre, j'ai condamné. », écrit la députée France Insoumise de Seine-Saint-Denis dans ce livre émouvant, véritable déclaration d'amour. Dominique Laffin était belle et libre, elle a marqué de sa grâce et de sa modernité des films comme *Dites-lui que je l'aime* de Claude Miller (1977), *La Femme qui pleure* de Jacques Doillon (1979) mais était dévorée par ses démons intérieurs, dépendante de l'alcool et des somnifères. La fille fait remonter à la surface des situations d'abandon, d'oubli, de honte, des scènes d'ivresse traumatisantes mais aussi son chagrin d'enfant, la douleur intolérable du manque charnel. « Je me suis rendu compte que tu étais vraiment morte, que je ne te reverrais pas, que nos corps ne se toucheraient plus jamais, que je n'entendrais plus ta voix, quand l'odeur sur ton écharpe s'est évaporée. » Tout en admettant s'être construite en opposition à cette mère défaillante, elle redécouvre au fil des témoignages de cinéastes, d'actrices et de sa mémoire réveillée, un autre visage, celui tant aimé. Clémentine Autain peut enfin accepter sans crainte l'héritage de cette mère tourmentée et lumineuse, drôle, fantasque, talentueuse et féministe engagée. « En réalité, je ne t'ai évidemment jamais vraiment perdue de vue. Je t'ai même toujours retrouvée mais par effraction, jamais de face, je n'en avais ni le courage, ni l'envie. » Éd. Grasset, 162 p., 16 €. [Élisabeth Miso](#)



Arthur H, *Fugues*. Un des rêves tenaces d'Arthur H est de jouer Jean-Sébastien Bach. *L'Art de la fugue* étant à ses yeux un modèle de beauté, de perfection artistique et spirituelle, de liberté, il s'y est donc attelé. La vie et l'œuvre du compositeur le fascinent et tout particulièrement ses deux traversées à pied de l'Allemagne entrepris à quinze et vingt ans pour sa formation musicale. *L'Art de la Fugue*, convoque dans son esprit deux autres histoires de fugues, de voyages initiatiques. Celle de sa mère, Nicole Courtois, le jour de ses dix-huit ans, le 27

mars 1958. Cette fille d'un ouvrier métallurgiste et d'une dactylo, ayant en horreur l'horizon plus que rétréci de sa banlieue d'Argenteuil, avait projeté avec un petit groupe d'amis dont son petit ami de construire une embarcation et de partir pour Tahiti. Leur grand rêve d'évasion a pris fin en Corse, mais les quelques semaines passées sur l'île à s'émanciper de conventions sociales aliénantes ont été décisives pour la jeune femme. Son fils, admiratif de son audace, du courage avec lequel elle a bravé l'hostilité des mentalités de l'époque, publie ici certaines des lettres qu'elle a adressées à sa famille. Vingt-quatre ans plus tard, le chanteur et musicien allait être pris du même besoin de fuite comme seule issue à son mal-être et prendrait aussi la plume pour rassurer sa mère. En mars 1982, il est en vacances en Guadeloupe avec son père Jacques Higelin et décide de ne pas rentrer à Paris. Il a quinze ans, s'estime trop renfermé et la perspective de déprimer au lycée lui fait sauter le pas. « J'avais besoin de retrouver une vitalité, une présence solaire à la vie. Quand des idées comme celles-ci apparaissent et allument des désirs inédits, il devient impossible de les sacrifier à la raison. » À travers ces trois récits de fugues entrelacés, de rêves et d'élan vitaux, Arthur H dessine un rafraîchissant autoportrait et rend un délicat hommage à la liberté inspirante de ses parents. « Je les aime et leur suis infiniment reconnaissant : ils m'ont transmis l'idée fondamentale que la liberté est aussi quelque chose qu'on s'accorde à soi-même, on ne demande pas l'autorisation aux autres, on se l'offre. » Éd. Mercure de France, Traits et portraits, 192 p., 19 €. [Élisabeth Miso](#)

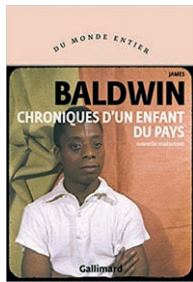


Marc Jeanson, Charlotte Fauve, *Botaniste*. C'est un récit autobiographique qui parfois ressemble à un journal, à d'autres moments, à un conte enchanteur à l'endroit du lecteur ou parfois encore, à une encyclopédie de botanique, tant le propos est scientifique, précis, érudit, qui nous emmène très loin dans l'histoire des plantes et de ses inventeurs. L'auteur, responsable de l'herbier du Muséum national d'histoire naturelle à Paris, y veille sur les espèces disparues, à l'arrière du Jardin des Plantes où vivent huit millions de plantes séchées.

Être botaniste, nous dira ce jeune passionné, c'est aimer le terrain, la boue, les nuages et l'inconnu, c'est penser aussi au monde de demain. L'ancien étudiant en botanique qui fit ses premiers stages à l'herbier du Muséum parisien sait que « l'important, ce sont les tropiques. Là où il y a le plus d'espèces, les dernières forêts primaires, les grandes étendues, les lianes qui grandissent à une vitesse folle », que tout cela ne dure pas, qu'il faut aller sur le terrain. Dans ses voyages au bout du monde, ses missions sous les tropiques, en Malaisie ou en Indonésie, au Vietnam, en Chine, en Thaïlande, en Equateur, à Taiwan ou au Japon, il expérimente un rapport intime au sauvage : « Planter mon hamac avec moustiquaire intégrée à 1,20 mètre du sol pour éviter les pires saloperies de bestioles. Discuter avec mes compagnons. Lire un livre à la bougie. Marcher une heure, rebrousser chemin, dialoguer avec des villageois pour dénicher une fleur. Découvrir une espèce jamais encore décrite, retrouver une plante observée séchée dans l'herbier, rapporter des plantes à Paris, les étudier, les recenser, les numériser, échanger avec d'autres herbiers dans le monde, poursuivre l'inventaire du vivant... » Pour le lecteur, c'est une plongée dans l'intensité d'une aventure humaine, sa magie, en même temps que dans le quotidien d'un métier et de ses exigences. Co-écrit avec la journaliste C. Fauve. Éd. Grasset, 224 p., 18 €. [Corinne Amar](#)

Essais

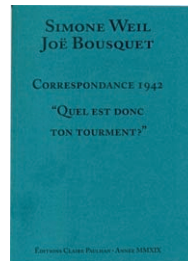
James Baldwin, *Chroniques d'un enfant du pays*. Nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis), Marie Darrieussecq. « L'histoire du Noir en Amérique est l'histoire de l'Amérique – ou plus précisément, est l'histoire des Américains. » Dans ces essais parus en 1955 et rédigés entre vingt-quatre et trente ans,



James Baldwin s'attaque aux mythes, aux préjugés, aux non-dits, aux peurs et aux fantasmes raciaux qui nourrissent la violence et les injustices de son pays. Scrutant la littérature, le cinéma, la presse, la religion, la politique, il décortique une histoire de l'Amérique édiflée sur la question raciale et s'interroge sur ce que signifie être Noir à l'intérieur de ses frontières. Il fustige la perception caricaturale des Blancs, leur aveuglement à envisager la communauté noire comme un problème social et non humain et n'épargne pas plus les Noirs qui se

détournent de leur héritage par désir d'intégration. Qui conque se coupe de ses origines et de son histoire passera inévitablement à côté de lui-même. « Notre déshumanisation du Noir est ainsi indissociable de notre déshumanisation de nous-mêmes ; la perte de notre propre identité est le prix que nous payons quand nous anéantissons la sienne. » La puissance du livre tient aux subtiles passerelles jetées entre son implacable analyse des mécanismes et des contradictions de la société américaine et son expérience intime, aux résonances entre trajectoire et lutte personnelles et histoire collective. « (...) il ne faut jamais, dans sa propre vie, accepter les injustices comme une banalité mais il faut les combattre de toute sa force. Or ce combat commence dans le cœur, et sur moi reposait désormais la charge de protéger mon propre cœur de la haine et du désespoir. » Aîné d'une fratrie de neuf enfants, l'écrivain a grandi à Harlem et a très tôt pris conscience des tensions entre Blancs et Noirs, de sa propre terreur et de sa révolte. Il évoque sa relation à son père, un pasteur rigide, amer et paranoïaque, et sa mort survenue pendant les émeutes d'Harlem en 1943 ; relate le voyage à Atlanta de deux de ses frères censés se produire avec leur ensemble vocal lors de la campagne du candidat Wallace en 1948 et leur désillusion face aux mentalités faussement progressistes. Il se remémore les humiliations racistes subies dans le New Jersey et le réel danger que représentait alors sa propre rage, l'oxygène de sa vie en France malgré le manque d'argent et un épisode carcéral à Fresnes. James Baldwin, par sa redoutable acuité, la force de son engagement civique et artistique, sa noblesse d'âme, s'inscrit parmi les figures les plus remarquables de la littérature du XXe siècle. Éd. Gallimard, Du monde entier, 224 p., 20 €. [Élisabeth Miso](#)

Correspondances



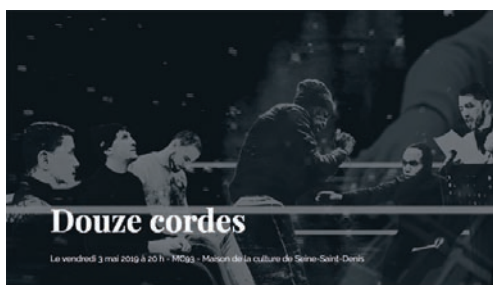
Simone Weil, Joë Bousquet, Correspondance 1942, « Quel est donc ton tourment ? ». Sur le point de partir en exil aux États-Unis pour fuir une persécution, la philosophe Simone Weil (1909-1943), s'est arrêtée à Carcassonne pour rencontrer l'écrivain Joë Bousquet (1897-1950) qu'elle ne connaît pas, quelques heures, au milieu de la nuit. C'est à lui qu'elle vient ouvrir son âme, oser une demande bien précise. Elle a besoin de sa caution pour appuyer, dans son combat contre les nazis, son projet

de faire partie d'un corps d'infirmières en première ligne dont elle veut proposer la création aux autorités militaires de la Résistance. Grand invalide de guerre, atteint à la colonne vertébrale par une balle allemande à l'âge de vingt et un ans, cloué à vie dans une chambre plongée dans la pénombre, souffrant, Joë Bousquet écrit. Il participe à la revue *Les Cahiers du Sud*, édifie peu à peu une œuvre poétique qui le transcende, concentré sur un travail intérieur de transformation d'un destin tragique, subi, en une destinée maîtrisée ; la quête d'un bonheur conquis par une perception autre de la réalité, par l'invention d'un autre monde où la mort est supprimée. Avec lui, Simone Weil aborde ces questions qui la préoccupent, celles de la souffrance, du bien, du mal, de Dieu. Un échange de lettres a lieu entre avril et mai 1942, peu après cette rencontre extraordinaire qui voit naître une amitié immédiate. « Vous rencontrer a été pour moi plus que précieux », écrira Simone Weil dans sa première lettre du 13 avril 1942, (...) j'ai été très touchée de constater que vous aviez fait véritablement attention aux quelques pages que je vous ai montrées. Je n'en conclus pas qu'elles méritent de l'attention. Je regarde cette attention comme un don gratuit et généreux de votre part. » Avec elle, il évoque son expérience de la guerre et cette blessure à partir de laquelle il s'est construit. Il l'interroge sur son expérience intérieure, fasciné qu'il est par les mystiques. Ce sont ainsi sept lettres restituées dans leur intégralité, resituées dans leur contexte, minutieusement annotées par Florence de Lussy et Michel Narcy, et précédées d'une préface conséquente qui invite à revenir nombre de fois sur sa lecture. Éd. Claire Paulhan, mars 2019, 200 p., 27 €. [Corinne Amar](#).

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Spectacles



12 Cordes. Création Opéra Hip Hop (dans le cadre des « projets solidaires ») Le 3 mai à 20h00

Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny

Création, en partenariat avec l'Orchestre de Chambre de Paris, d'un spectacle musical mêlant théâtre, danse HIP HOP, musique classique et contemporaine, chant lyrique et performance sportive (boxe)

Au départ de ce projet, l'envie de travailler autour de l'idée du corps à corps, du duel, de la rencontre... où l'Autre devient notre miroir. Ici le combat s'envisage d'abord et avant tout contre soi-même, ses peurs, ses démons.

Pour, in fine, combattre les injustices et se construire une vie meilleure.

À travers la boxe, la danse et l'écriture de textes, il s'agira de chercher dans sa tête, son cœur et ses poings, la forme la plus juste pour dire qui on est à cet Autre qui nous fait face. Lui dire d'où on vient et ce qu'on attend du monde, de cette vie.

D'abord deux par deux, face à face, exprimer et partager nos rêves et nos désirs, nos espoirs et nos quêtes... Puis progressivement, élargir le cercle. Dire aux Autres, à tous les Autres. Au public. Ensemble, parler du monde avec nos corps et nos poings de boxeurs pour mieux faire entendre nos Maux.

À travers cet opéra sur mesure, dessiner et vivre cette utopie le temps du spectacle.

Et puiser dans cette aventure l'envie, la force et l'énergie de se réinventer au monde et à soi. Le travail d'écriture s'appuie sur des textes classiques et contemporains : Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton* en passant par *Cette vieille magie noire* de Koffi Kwahulé. Un texte collectif reprenant les mots et réflexions de chaque participant est élaboré.

Les ateliers d'écriture sont menés conjointement par Mohamed Rouabhi, auteur et metteur en scène, et Hervé Sika, chorégraphe. Deux artistes qui collaborent régulièrement ensemble. Les ateliers se sont déroulés de novembre 2018 à janvier 2019, à raison de deux ateliers de 3h par semaine, les lundis et mercredis matin ; en parallèle avec les ateliers de boxe les après-midis de ces mêmes jours. Tout ceci dans les locaux du centre pénitentiaire de Meaux.

Centre pénitentiaire de Meaux-Chauconin, SPIP 77,
Compagnie MOOD / RV6K, du 1er novembre 2018 au 30 mai 2019

Restitution mai 2019 :

- 1 représentation à la MC de Bobigny **le 3 mai à 20h00**
- 1 représentation au Centre pénitentiaire de Meaux le 6 mai

Les artistes

Hais, Ouss, Soso, Nanass, Yakoub, Kamel, Bilel, Bangali : co-auteurs / interprètes

Hervé Sika : chorégraphie / mise en scène

Mohamed Rouabhi : direction des ateliers d'écriture

Stéphane Pardin : entraîneur de boxe

Franck Della Valle : violon et compositions / arrangements

Hélène Lequeux-Duchesne : violon

Claire Parruitte : alto

Kévin Galy : clarinette

Sevan Manoukian : soprano

Dario De Filippo : percussions

Junkaz Lou : DJ

Mawunyo Agbenoo : danseur

Josselin Allaire : création décors et lumières

Matthieu Parmentier : ingénieur son

Marion Leduc : création costumes, visuels et scénographie

Réalisation d'un documentaire de 52 mns par Emmanuel Courcol

Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Salle Oleg Efremov, MC93

9 boulevard Lénine

93000 Bobigny

<https://www.mc93.com/>

<http://www.orchestredechambredeparis.com/concert/douze-cordes/>

Lectures-spectacles

Les Soirées de la Fondation au Studio Raspail

- **Le 18 juin** : Lecture par Marie Bunel d'extraits du livre *East Village blue* de **Chantal Thomas**, en sa présence. **Avant première du Marathon des Mots 2019**

- Le 10 septembre : Soirée Manosque

- Le 19 novembre : « Manon Roland, une vie de passions » par la Cie Les Signatures

Précédemment :

- Le 22 janvier : Projection du film *Illétré* de Jean-Pierre Améris, adapté du roman de Cécile Ladjali

- Le 12 février : 12ème soirée de remise du Prix Voix du Sud-Fondation La Poste 2018 à Martin Luminet, suivie du concert du collectif STAFF

- Le 12 mars : Soirée Printemps des poètes avec Didier Sandre « Mallarmé »

- Le 9 avril : Soirée Grignan « James Ensor »



Festivals

Le Marathon des mots, 15ème édition

Du 25 au 30 juin 2019

Le 22 mai 2019 à 18h30 : Présentation publique Salle du Sénéchal, Toulouse



Le Marathon des mots, créé en 2005 par Olivier Poivre d'Arvor, met à l'honneur des écrivains et des artistes pour l'un des plus grands festivals internationaux de littérature de France et d'Europe.

Thème : Littérature USA « De Kennedy au mur de Trump »

Pour sa 15ème édition, le Marathon des mots explore un demi-siècle de littérature et de culture américaines en compagnie d'une trentaine d'écrivains américains et français. Le festival international de littérature de Toulouse Métropole fera entendre l'Amérique telle qu'elle

se vit, s'écrit et se lit dans près de 75 lieux de la région Occitanie. Le Marathon des mots accueillera également les « écritures du réel » et proposera plusieurs « Conversations méditerranéennes », dédiées au dialogue franco-algérien. Cette édition résolument américaine, à laquelle prendront part plusieurs écrivains français (Agnès Desarthe, Erwan Desplanques, Jérémie Fel, Gilles Leroy et Chantal Thomas), le journaliste François Busnel et la revue *America*, saluera les œuvres de Maya Angelou, James Baldwin, Lenny Bruce, Joan Didion, Joseph Mitchell, Philip Roth, Sam Shepard, Tom Wolfe et les grands auteurs de la poésie américaine moderne (John Ashbery, Joe Brainard, William Carlos Williams, Franck O'Hara, Ron Padgett, Anne Waldman); proposera des lectures de correspondances littéraires à la Chapelle des Carmélites en partenariat avec la Fondation La Poste, une grande nuit américaine consacrée à l'année 1969 (Woodstock, Stonewall) au Théâtre de la Cité, une rétrospective du cinéaste Spike Lee à la Cinémathèque de Toulouse, des projections de films (fictions et documentaires) et plusieurs concerts (Radio Elvis, Homeward Bound)...

Poursuivant son développement dans la métropole toulousaine où 20 communes se mobilisent pour l'événement, les Conversations méditerranéennes s'installent désormais à Colomiers pour un dialogue littéraire entre la France et l'Algérie en compagnie d'Omar Benlaala et Adlène Meddi, conclu par un hommage de Brigitte Giraud à Rachid Taha.

Le Marathon des mots conçoit chaque année, avec le concours de la librairie Ombres Blanches (Toulouse) et des librairies indépendantes de la région, trois grands cycles thématiques : l'un consacré à un pays ou à un territoire littéraire, l'autre dédié aux écritures du réel. À ces deux thématiques s'ajoutent les Conversations méditerranéennes, célébrant à Colomiers (Toulouse Métropole) et à Toulouse les liens culturels entre la France et les pays du Bassin méditerranéen.

À compter de septembre 2019, le Marathon des mots développera un projet européen intitulé « Eurotrip » dans le cadre de la Biennale des arts vivants de Toulouse Métropole. Entre septembre et décembre, les élèves et lycéens de la région Occitanie profiteront sur cette même thématique européenne de lectures, de rencontres, d'un ciné-lecture et d'une masterclass de lecture à haute voix, menés avec la complicité des comédiens de la région. À chaque rentrée scolaire, le lycée Françoise de Tournefeuille (Toulouse Métropole) sera désormais le lieu de lancement de ces programmes en direction des lycéens.

<http://www.lemarathondesmots.com/>

Expositions

« Maximilien Luce & Léo Gausson, pionniers du néo-impressionnisme » Du 17 mai au 19 août 2019 Musée Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie



Pour la première fois le musée Gatién-Bonnet de Lagny-sur-Marne et le musée de l'Hôtel Dieu de Mantes la Jolie s'associent pour présenter cette exposition itinérante qui aura lieu dans ces deux villes du 13 mars au 19 août 2019.

Replacés dans leur contexte, Léo Gausson et Maximilien Luce comptent parmi les acteurs principaux d'une histoire de l'art en train de se construire. Leur correspondance en est le témoignage et nous plonge dans le vivant de leur relation où surgit l'importance du mouvement néo-impressionniste.

La correspondance est le point d'ancrage de l'exposition.

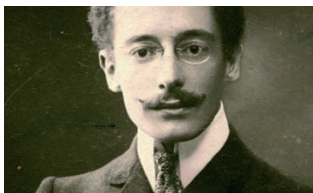
Réunissant plus de 90 œuvres regroupées en cinq thématiques, cette exposition a pour but d'explorer, de donner à voir et à comprendre l'extraordinaire profusion d'idées autour de la révolution picturale initiée par Seurat.

Un accrochage spécifiquement dédié aux enfants : création d'un parcours de visite adapté avec certaines œuvres à hauteur d'enfant. Un espace complet leur sera dédié au sein de l'exposition (espace pour écouter les lettres avec casque, puzzles, jeux des métiers à partir des métiers représentés dans l'exposition, jeux numériques, sonores, détournement). Le livre d'or est remplacé par une boîte aux lettres. Le courrier sera relevé le jour suivant et affiché à l'entrée de l'exposition.

<https://www.matifat.com/gausson.html>

Colloques

Colloque international : Les « traces alternées » de Victor Segalen : une exploration de sa correspondance (1893-1919) Les 21 et 22 mai 2019 Université de Bretagne occidentale – Faculté Victor Segalen (Brest)



Le 21 mai 2019 marquera le centième anniversaire de la disparition de Victor Segalen, né à Brest le 14 janvier 1878, et mort dans la forêt de Huelgoat le 21 mai 1919. Ce centenaire a été retenu par les membres du Haut Comité des Commémorations nationales (Ministère de la Culture) 2019. La faculté LSH de l'Université de Bretagne occidentale, qui porte son nom, organise tout au long de cette année universitaire une série de manifestations culturelles et scientifiques, et le Centre d'étude des correspondances et journaux intimes, un colloque qui portera sur l'écriture épistolaire de cet homme qui eut, en dépit de sa brève existence, plusieurs vies, puisqu'il fut à la fois médecin, écrivain, archéologue et voyageur dans de lointaines contrées, la Polynésie et la Chine, pays où il effectua plusieurs longs séjours.

Né à Brest, poursuivant ses études à Bordeaux, passant par Paris et Toulon, parcourant la Polynésie puis la Chine, traversant Djibouti, puis une partie de la Russie, Victor Segalen, médecin de la marine devenu écrivain, a laissé une correspondance abondante, monument littéraire de près de 3000 pages publiées en 2 vol., Fayard, 2004.

Le premier objectif du colloque est d'attirer l'attention sur l'importance de cette correspondance ; le deuxième, de définir la place qu'elle occupe dans l'économie générale de l'œuvre de Segalen ; le troisième, d'analyser les différentes tonalités de ces lettres, pour mettre en valeur la polyphonie segalénienne. En effet, l'intense activité épistolaire de l'écrivain s'est déployée sur une période assez brève, et dans un cercle restreint, mais si les correspondants sont restés peu nombreux, les tonalités ont varié, à l'instar des lieux découverts. Enfin, on étudiera aussi les liens entre les lettres et les autres textes de l'auteur, ainsi que les relations du genre épistolaire avec les autres genres constitutifs de l'œuvre de Segalen.

Texte et musique



<http://www.jeremyfrerot.com/>

Le Centre des Écritures de la Chanson Voix du Sud - Fondation La Poste : Le 24 mai, les 48èmes Rencontres d'Astaffort

Le Centre des Écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des Écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste

Le 24 mai, les 48èmes Rencontres d'Astaffort d'Astaffort seront parrainées par **Jérémy Frérot** qui présentera un spectacle différent de sa tournée actuelle.

<http://www.voixdusud.com>

Prix littéraires

Le Prix « Envoyé par la Poste » 2019, 5ème édition Les éditeurs doivent adresser leur formulaire de candidature au plus tard le 31 mai 2019



Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre. Remise du prix fin août, début septembre.

La participation au Concours est ouverte uniquement aux éditeurs professionnels français, (dont le siège social est situé en France), à l'exception des éditeurs à compte d'auteur, ayant décidé de publier pour la rentrée de septembre 2019 un roman ou un récit écrit en langue française (ci-après dénommés « les Ouvrages »). Seuls les ouvrages reçus par les éditeurs par voie postale pourront être sélectionnés dans le cadre du Prix Envoyé par La Poste. La Fondation d'entreprise La Poste se réserve le droit de demander tout justificatif prouvant

que les ouvrages ont été envoyés par La Poste.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 31 mai 2019 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste – Prix Envoyé par La Poste
9 rue du Colonel Pierre Avia – Case Postale A503
75757 Paris Cedex 15

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Mai - début juin 2019



Correspondance de Gustave Courbet - Collections de l'Institut Gustave Courbet, Ornans dans le Doubs, juin 2019

Préface de Petra Ten Dopesschate Chu, spécialiste de l'œuvre de Courbet, auteur de la correspondance de Courbet. Édition Flammarion en 1996

« Courbet en privé », publié à l'occasion du 200ème anniversaire de la naissance de Gustave Courbet (10 juin 1819) présente toutes les lettres et écrits de Courbet en possession de l'Institut Gustave Courbet. Les lettres sont regroupées par correspondants. Les dix chapitres du livre contiennent des lettres à la famille Courbet, à ses modèles, à ses amis, aux marchands, collectionneurs, mécènes et politiques.

Beaucoup de lettres contiennent des détails qui étaient jusque-là inconnus et qui illustrent la thèse (d'Howard Saul Becker) qu'une œuvre d'art n'est pas la création d'un individu seul mais plutôt le fruit d'une coopération entre plusieurs personnes qui, chacune à sa façon, participe au processus créatif.



Un exemple, pour *Pompieri courant à un incendie* (Paris, Petit Palais), Victor Frond alors sous-lieutenant à la caserne Bataillon de la 4^{ème} Cie de Paris (rue de Poissy) a permis à Courbet d'entrer dans la caserne et d'observer les faits et gestes des pompiers.

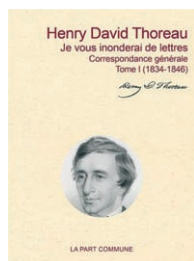
En plus d'apporter des informations sur les rôles des correspondants de Courbet dans son processus créatif, « Courbet en privé » apporte aussi de nouvelles révélations au sujet des méthodes sans précédents et très modernes de Courbet en ce qui concerne la commercialisation de son œuvre, son innovante stratégie d'organiser des expositions privées ou de s'insérer dans des expositions collectives en France et à l'étranger ; ses affinités et ses alliances étroites avec des critiques d'art, des marchands, des collectionneurs et des mécènes.

Les lettres avec l'architecte Léon Isabey qui était impliqué dans de nombreux projets de Courbet sont également intéressantes. Elles parlent de la construction et la destruction de deux pavillons qui abritaient des expositions privées de 1855 et 1867 et la construction de son atelier à Besançon. Courbet veut parfaire le plaisir visuel des visiteurs, ses directives se concentrent sur la hauteur d'accrochage des tableaux, la distance à respecter entre eux, la couleur choisie pour la pièce, gris foncé pour les murs, rose pour le plafond «pour donner de la gaieté et faire repousser au papier ardoise de la galerie». Courbet assurait un contrôle total de la façon dont ses peintures seraient exposées.

Les lettres avec ses mécènes, notamment Etienne Baudry, soulignent le rôle particulier qu'il a tenu pendant les dernières années de vie de Courbet, dans la récupération des peintures de Courbet qui ont été disséminées à travers Paris pendant le chaos qui suivit son arrestation après la Commune.

Et puis le livre présentera en annexe la correspondance de Juliette Courbet (sœur du peintre) à Charles Blondin, qui s'est occupée de l'héritage de Courbet. Les lettres informent des querelles juridiques entre Juliette et sa sœur Zoé Reverdy, concernant leurs droits sur les œuvres, elles racontent les efforts ultérieurs que Juliette a dû faire pour prendre en charge les œuvres non vendues de Courbet, plaçant certaines dans des musées, vendant d'autres, tout cela dans le but de soigner la réputation de son frère.

Le 8 juin, l'Institut Gustave Courbet (à Ornans) célèbre ses 80 ans et dédicace le livre. [https://www.google.com/search?q=l'Institut+Gustave+Courbet+\(à+Ornans\)+célèbre+ses+80+ans](https://www.google.com/search?q=l'Institut+Gustave+Courbet+(à+Ornans)+célèbre+ses+80+ans)



Correspondance générale de Henry David Thoreau « Je vous inonderai de lettres » Tomes II et III. Éditions La Part Commune juin et novembre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gilleboeuf

H.D. Thoreau (1817-1862) est l'auteur de nombreux ouvrages, tous parus en français. Son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois* qui propose un modèle de vie écologique et économique, le fera connaître dans le monde entier. De même que son ouvrage *La désobéissance civile* qui témoigne de son opposition à l'esclavage et à la non-violence.

Cette correspondance générale permet de découvrir des facettes de H.D. Thoreau qui ne ressortent ni dans son *Journal*, ni dans ses livres et ses articles. Thoreau n'est pas un épistolier dans l'âme, il n'en demeure pas moins que si la lettre, chez lui, a d'abord un rôle utilitaire, elle prend bien vite une tournure littéraire où ce solitaire développe son goût du dialogue. Les quelques centaines de lettres qui nous sont parvenues, qu'il en soit l'auteur ou le destinataire, dressent, en effet, le portrait d'un Thoreau inattendu, souvent drôle et affectueux avec ses proches, parfois intransigeant et sentencieux avec d'autres.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org